

Objection à la foi : le problème du mal

La tentative de solution par la liberté

Cet article prolonge l'introduction générale au problème du mal publiée dans la précédente livraison du « Bon Combat ». Il détaille et critique le deuxième des trois types des solutions proposées à cette douloureuse question. Enquête à suivre...

Ezéchiel 14 :1-6, 9-10 ; 18 :19-20, 25-32

L'obstacle que représente le mal pour la foi a suscité des efforts d'explication considérables par divers penseurs chrétiens tout au long de l'histoire. Certains de ces efforts sont parallèles à ceux qui se développent dans toutes les religions, toutes les cultures. Les philosophes de tous les temps ont rarement échappé à la nécessité de rendre compte du mal, cette injustifiable réalité, à laquelle tous les hommes sont sensibles. La thèse générale, que j'essaie de démontrer dans le détail, est que toutes les tentatives de solution au problème du mal sont en fait des pseudo-solutions, dont chacune « ôte le mal du mal ». Dans le champ du christianisme, il y a du trois grandes façons d'expliquer le mal. La première essaie de l'expliquer comme une rançon inévitable de la diversité de la création ou de son devenir orienté vers le progrès. Le mal est une dissonance, qui peut cependant contribuer à l'harmonie globale du dessein de Dieu. C'est la *solution par l'ordre universel* qui réussit à inclure même l'apparent désordre du mal. Nous avons vu qu'elle n'est pas admissible, une fois posés les fondements de notre foi.

1. L'énoncé général

Nous abordons une deuxième tentative de solution, très répandue en particulier dans les milieux évangéliques : la *solution par la liberté*. En termes très généraux, ceux qui pensent expliquer par la liberté la présence du mal face à Dieu disent que, certes, Dieu est parfaitement bon, et règne dans les cieux, mais qu'il a créé des êtres libres ; il trouve en face de lui des êtres doués de la faculté de s'autodéterminer, dont la volonté opère des choix. Le mal est l'un des choix possibles de cette libre volonté de ces créatures. Puisque Dieu a voulu des êtres libres, ou les a trouvés libres devant lui, il ne peut pas faire autrement que de composer avec cette liberté. Si la créature choisit de lui lâcher un « non » au visage au lieu de lui répondre par l'obéissance, ce n'est pas la faute de Dieu, ce n'est pas lui qui l'a voulu. Dieu se trouve devant une situation contraire à son désir, et on ne peut pas l'en blâmer, comme le font les incrédules qui attaquent la foi chrétienne au nom de la présence du mal. Dieu est bon, mais il n'a pas créé des robots, ou des marionnettes programmées à l'avance ; il a voulu cette liberté pour que les hommes soient capables de l'aimer en retour et lui dire librement leur « oui ». Mais cela impliquait qu'ils puissent dire non. Ce « non », c'est le mal. La présence du mal s'explique par la liberté.

Souvent, on associe à cette réponse le thème du *risque*, que Dieu aurait pris en se lançant avec les hommes dans l'histoire. Dieu prend un risque parce qu'il traite avec des êtres libres. Il ne peut pas être assuré qu'ils lui répondront favorablement. Mais il estime que ce risque mérite d'être pris.

2. Les variantes

La gamme des positions défendues autour de ce thème, particulièrement au cours du 20^e siècle, est assez diversifiée.

Le gouffre du néant

La position la plus extrême est l'œuvre du philosophe d'origine russe orthodoxe *Nicolas Berdiaev*, brillant intellectuel du début du 20^e siècle. Épris d'idées nouvelles, il a accueilli avec sympathie la révolution bolchévique pendant un temps. Mais il a dû très vite déchanter, et a fui la Russie autour des années 1920. Il a réalisé le gros de son œuvre en France. Il est l'un des philosophes majeurs de notre temps. Les thèmes du mysticisme russe traditionnel ont gardé sur lui une forte influence. Penseur indépendant, Berdiaev dit les choses très brutalement, n'ayant aucune raison d'être prudent. Pour lui, la seule solution au problème du mal est celle qui met en valeur la liberté. La liberté dont il est question doit être reconnue, selon lui, comme non créée, comme une liberté irrationnelle qui constitue comme un abîme à côté de Dieu. « À l'origine du monde, écrit-il, se trouve une liberté irrationnelle, enracinée dans la profondeur du néant, un gouffre d'où jaillissent les sombres torrents de la vie, et où toutes les possibilités sont renfermées. Elle engendre le mal

comme le bien. » Berdiaev n'hésite pas à dire que Dieu est tout-puissant par rapport à l'être, mais il ne l'est pas par rapport au néant, à la liberté. C'est pourquoi le mal existe. Lorsque Berdiaev parle du « néant », il ne s'agit pas du « rien », du vide pur. Il s'agit d'une certaine réalité, d'un gouffre d'où jaillissent les torrents de la vie.

L'erreur fondamentale, ne cesse de répéter Berdiaev, est de regarder Dieu comme le créateur de la liberté. Celle-ci est une puissance, « puissance de néant » avec sa réalité face à Dieu, à côté de Dieu, qui n'est pas tout-puissant par rapport à elle. Telle est, pour Berdiaev, la seule explication possible au problème du mal. Il en tire la conséquence que la vie divine « est une tragédie ».

Berdiaev représente un extrême puisqu'il nie l'idée que la liberté serait créée. Elle joue bien parmi les créatures, mais elle-même est incréée. Il se rattache très ouvertement à la tradition « gnostique », cette pseudo philosophie qui a été combattue par tous les Pères de l'Église, avec beaucoup d'énergie, parce qu'ils se rendaient compte qu'elle menaçait de naufrager la jeune Église des premiers siècles.

Wilfred Monod et la théologie du « Processus »

Une seconde solution, qui considère, elle, la liberté comme créée, a été avancée par *Wilfred Monod*. Elle a été reprise par un des courants de théologie moderniste qui a fleuri dans les années 1950 aux États-Unis, mais qui n'a été introduit sur le vieux continent que dans les années 1970. Il s'agit de la théologie dite du « *Processus* ».

Wilfred Monod et les théologiens du « *Processus* » se rapprochent énormément sur la question du mal. Monod était issu d'une tradition du Réveil. Mais il a cru pouvoir dépasser l'opposition entre libéralisme et position évangélique, avec ce qu'il appelait le « messianisme ». Il était très soucieux d'action sociale et politique. Il espérait que les efforts humains pourraient aider à l'établissement progressif du Royaume de Dieu sur la terre. Il est devenu l'une des figures les plus importantes du Protestantisme français. Il a été l'un des pionniers de l'œcuménisme, et est devenu professeur de théologie à la Faculté de Théologie Protestante de Paris. Sa solution au problème du mal est extrêmement simple : il s'agit de renoncer à l'idée de la toute-puissance de Dieu. Il le dit clairement dans un ouvrage intitulé : « Le problème du bien ». Dieu s'efforce, mais ne réussit pas toujours. Il représente pour nous l'idéal moral. Il fait un effort continu pour transformer la réalité, mais il serait faux de le considérer comme tout-puissant, faisant tout ce qu'il veut. Le vrai Dieu, c'est le Dieu « qui vient », qui n'a pas encore achevé son œuvre. Ce n'est que lorsque toute l'histoire sera conclue qu'il aura fait triompher le bien sur le mal. Le problème n'est pas le « problème du mal », mais celui du bien. Du bien à faire, à faire triompher par une élimination progressive du mal. Wilfred Monod attachait déjà le thème de la « croix », et celui de « l'amour », à cette interprétation du Dieu impuissant devant la liberté de la créature à laquelle il avait lui-même conféré cette liberté. C'est quelque chose d'assez commun de nos jours. Ces idées ont gagné au-delà des cercles libéraux ou de celui des théologiens influencés par la théologie du *Processus*. On dit que le « Tout Puissant » représente plutôt une vision païenne de Dieu, mais que le Dieu de la Bible est le Dieu de la Croix, qui se fait faible parmi nous, qui nous demande de l'assister dans son combat parce qu'il choisit la faiblesse. Cette idée est assez populaire autour de nous.

Les théologiens du « *Processus* » sont principalement des Américains, qui ont subi l'influence d'un philosophe dont nous n'avons pas spécialement à parler ici. S'ils s'appellent « théologiens du *Processus* » (*Process Theology*), c'est parce que leur thèse première est d'affirmer que Dieu est en devenir, et en devenir avec le monde. Ils estiment que la pensée traditionnelle a fait le mauvais choix en privilégiant l'être, et ce qui « subsiste », qui demeure constant, au lieu de privilégier le devenir, le « *Processus* ». Le monde n'est pas une réalité toute faite ; il est, comme le disait Teilhard de Chardin, plutôt « cosmogénèse » que « cosmos ». Il est en cours de réalisation, et perpétuellement tel. Quant à Dieu, il n'est pas immuable au-dessus de ce processus, mais il est lui-même engagé dans ce processus, avec le monde, corrélativement au monde, qu'il accompagne. Ce Dieu, comme celui de Wilfred Monod, n'est pas le Dieu infini, tout-puissant, de la tradition. C'est un Dieu qui « fait ce qu'il peut », et qui ne « peut pas plus ». Il accompagne le monde dans son effort. A certains égards, il en dirige certaines des opérations, mais pas toutes. Le professeur André Gounelle, professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Montpellier, est l'un des introducteurs de cette théologie en France. Il emploie une illustration très parlante concernant le rôle de Dieu pour les théologiens du processus : Dieu est le « chef d'orchestre ». Un chef d'orchestre imprime plusieurs des impulsions qui conduiront l'orchestre, mais le résultat dépend aussi des musiciens. S'ils se trompent, cela n'est pas sa faute ; avec un orchestre très médiocre, un chef ne peut pas faire mieux que l'ensemble. De même, Dieu est obligé de composer avec le monde tel qu'il est, un monde qui est « *Processus* » et qui contient toutes les libertés des hommes. Il est logiquement impossible, à cause du pouvoir d'autodétermination des êtres libres, que Dieu empêche unilatéralement le mal. Un tel Dieu, qui cherche et fait de son mieux, attire la sympathie, voire la pitié. Mais il ne peut pas davantage, à cause de la liberté, qui fait partie de cet ensemble en cours de réalisation.

Cette pensée n'a été reprise par aucun des théologiens évangéliques. Les théologiens du Processus ne se considèrent pas comme « évangéliques ». Ils ne se sentent pas liés par l'autorité de la Bible. Ils savent bien que leurs thèses contredisent ouvertement, diamétralement, bien des affirmations claires de l'Écriture. Ils s'intéressent à la Bible, mais la considèrent comme une simple parole humaine, qui contient des éléments de vérité divine, mais mélangées à d'autres idées, au milieu desquelles ils font le tri. Lorsqu'ils critiquent l'idée de toute-puissance divine, ils savent bien qu'elle se trouve énoncée dans un certain nombre de passages bibliques. En niant cette toute puissance, ils savent bien qu'ils adoptent une position anti-biblique. Aucun théologien évangélique, qui veut rester évangélique, ne peut les suivre sur cette voie.

Le respect de la liberté humaine par Dieu

Mais il existe une version plus modérée que celle de Monod ou des théologiens du Processus : elle suit des voies assez proches quant à l'explication du problème du mal, tout en se maintenant dans les limites de la doctrine évangélique. Certains auteurs disent qu'en effet, Dieu est tout-puissant, comme l'atteste la Bible en plusieurs endroits. Mais cela ne veut pas dire qu'il détermine toutes les décisions des créatures libres. Il a voulu créer des êtres libres devant lui, capables de lui dire « oui », donc aussi de lui dire « non », car la liberté est le « pouvoir des contraires ». Deux possibles sont inscrits dans la liberté : le « oui » et le « non ». Dieu a voulu créer cela. Conformément à sa volonté, Dieu, tout-puissant qu'il est, ne détermine pas ce que les hommes vont lui répondre. Il laisse les hommes indépendants sur ce point. Le résultat est semblable à celui proposé par Monod : Dieu ne peut pas être blâmé pour la présence du mal. Dieu a pris le risque, en créant des êtres libres, tout-puissant qu'il était, que ces créatures lui répondent « non ».

Cette conception s'accompagne assez souvent de l'idée que Dieu s'auto-limite. C'est de cette façon, en général, que les théologies de type évangélique qui adoptent la solution par la liberté réconcilient l'idée de la toute-puissance divine qu'ils continuent d'affirmer avec la Bible, et l'idée que Dieu n'a pas déterminé les choix des êtres libres, et que leur liberté explique que le mal soit entré dans le monde. Certes, Dieu est tout-puissant, il pourrait tout écraser, tout empêcher d'un coup. Mais Dieu se limite pour qu'il y ait des êtres libres devant lui, capables de lui répondre. Ce n'est pas un reniement de la toute-puissance de Dieu, puisque c'est lui-même qui se limite et laisse un espace pour que la créature libre existe devant lui et puisse lui répondre « non ». Dieu a pris ce risque par amour, et l'homme, effectivement, lui a répondu non. D'où la présence du mal dans le monde.

Parmi les hommes de grande valeur qui ont adopté ce genre d'interprétation, on peut mentionner *C.S. Lewis*, grand défenseur de la foi chrétienne parmi les intellectuels. Il énonce très clairement l'idée que le mal s'explique par la marge d'indépendance et d'autodétermination pure que laisse le Créateur à sa créature, parce qu'il veut qu'elle soit libre. Seule cette liberté donne du prix à la réponse de l'homme à Dieu. Un autre grand apologiste de cette position est *Francis Schaeffer*. Dans son livre principal : « Le Dieu qui est là », Schaeffer polémique contre la pensée déterministe que beaucoup de modernes admettent : l'idée que l'homme est tellement conditionné par tous les déterminismes qui jouent sur lui (biologiques, sociologiques, psychologiques), qu'il n'est plus réellement libre. Dans cette optique, le mal est une nécessité qui se rapporte à ces déterminismes de la nature humaine. Schaeffer s'oppose à cette optique en disant que, pour l'Écriture, s'il y a du mal dans le monde, c'est parce que la liberté de l'homme s'est rebellée contre son Créateur ; les déterminismes, s'ils ont de l'influence, ne parviennent pas à supprimer la liberté de la réponse humaine à Dieu. Cela veut-il dire vraiment que Schaeffer se rallie à la grande explication du mal par la liberté ? On pourrait en douter. Mais la manière dont il présente les choses comme si c'était la solution au problème du mal le suggère très fortement. J'ai eu, lors d'un colloque, une discussion avec l'un de ses collaborateurs qui m'a bien confirmé que c'est bien là sa pensée.

3. Evaluation

Je pense que cette explication de l'origine du mal et cet effort de solution ne sont pas satisfaisants. Comme la première explication par l'ordre du monde, c'est une pseudo solution. Je ne vais pas m'attarder beaucoup sur les deux premières versions, puisque, de manière évidente, leurs auteurs reconnaissent qu'il y a opposition à la Bible. Je m'attacherai donc davantage aux formes qui ont attiré à elles des penseurs évangéliques.

La part de vérité

D'abord, je voudrais faire remarquer qu'il y a du vrai dans cette thèse. Toute pensée déviante, si elle est de qualité et émane de quelqu'un qui a des compétences, s'accroche à des éléments de vérité. Il faut reconnaître cette parcelle de vérité plus ou moins substantielle dans la doctrine même que l'on critique. Cette part de vérité est importante, de même que dans la tentative thomiste d'expliquer le mal. En effet, s'il y a du mal dans le monde, c'est parce que la créature libre a fait mauvais usage de sa liberté. C'est bien un enseignement biblique que nous devons recueillir, et qui est extrêmement précieux. Nous devons l'opposer à tous les déterminismes que nous ont présentés diverses philosophies anciennes ou modernes. Il est bien

vrai que le mal n'est pas inscrit dans le processus de la vie humaine comme une nécessité. On ne peut pas dire : « J'y suis contraint ! » C'est le choix de l'homme qui a fait surgir le mal. « C'est par un homme que le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort. » (Rm 5 :12) La Bible souligne constamment que la souillure ne vient pas du dehors, mais du cœur : c'est de lui que vient ce qui souille l'homme (Mt 15 :18). C'est bien la liberté de la créature qui est désignée comme le lieu d'origine du mal. Ce mal, une fois commis, engendre des maux multiples, à titre de conséquence. Si bien que, finalement, c'est tout le mal, sous ses diverses formes, qui peut être inclus. La mort, la maladie, la souffrance, sont la conséquence du péché, et le péché est une décision du cœur, un usage de la liberté face au Créateur. On peut aller jusqu'à dire, en accord avec la thèse que nous venons d'exposer, que s'il n'y avait pas eu de créature libre, il n'y aurait pas eu de mal. C'est peut-être folie que d'employer ce langage de l'hypothèse. Mais on peut constater que c'est par les créatures libres que le mal s'est introduit dans le monde de Dieu, et que ce mal ne s'y trouvait pas avant que les créatures aient mésusé de leur liberté, le diable d'abord, puis pour notre monde, l'homme. On ne voit pas comment on pourrait concevoir la présence du mal s'il n'y avait pas eu de créature libre. Ce que dit à cet égard la solution que nous considérons peut être considéré comme foncièrement biblique.

J'ajoute que je suis prêt à m'engager avec Schaeffer dans le combat qu'il mène contre les déterminismes qui sont couramment admis autour de nous, avec l'idée que nul n'est responsable, car c'est un jeu de mécanismes qui fait que les gens décident comme ils décident et pèchent comme ils pèchent.

Le défaut principal

Par contre, le « mensonge secret » de la théorie que nous examinons est la suggestion que l'on a ainsi *expliqué* le problème du mal, qu'on en a ainsi fourni la solution rationnelle. Que le mal vienne de la créature libre, c'est bien ce que dit la Bible. Mais le mystère demeure entier. Car, bibliquement, la décision de la créature libre n'échappe pas à la seigneurie de Dieu. Le fait que la décision de la créature libre, toute libre et responsable qu'elle soit, n'échappe pas à la détermination de toute chose par le Seigneur qui maîtrise tous les événements jusqu'au plus petit, ce fait-là implique que nous retrouvons notre problème. Il reste aussi lourd qu'auparavant, ses arrêtes restent aussi tranchantes. Comment Dieu permet-il que la créature fasse cela s'il gouverne vraiment toute chose ? Le problème n'est pas résolu, parce que Dieu demeure souverain sur les décisions des hommes.

L'auto-limitation de Dieu

Du point de vue analytique, la première remarque complémentaire à faire, est que l'idée d'auto-limitation par laquelle certains évangéliques croient pouvoir concilier toute puissance de Dieu est liberté humaine, est une idée d'une « fausse clarté ». Elle se désagrège si on l'examine quelque peu attentivement. Que veut-on dire par ce terme d'auto-limitation ? Veut-on dire, vraiment, que Dieu a limité sa toute-puissance, son gouvernement, d'une manière entièrement libre ? On ne veut pas dire cela, dans cette doctrine. Car on nous explique qu'il était nécessaire que Dieu se limite ainsi pour qu'il y ait des créatures libres. On pose une loi au-dessus de Dieu, à côté de Dieu, disant que Dieu ne peut pas créer de créatures libres sans relâcher son contrôle, sans leur donner une certaine indépendance, en se limitant lui-même. A vrai dire, il ne s'agit donc pas d'une auto-limitation, mais d'une loi que Dieu trouve en face de lui, et qui oppose créature libre et exercice de sa toute-puissance par Dieu.

Une deuxième remarque à propos de cette « auto-limitation de Dieu » est qu'on ne voit pas exactement ce que veut dire ce mot de « limitation ». Que signifie « limiter » pour le Dieu souverain, en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, le Dieu duquel tout dépend à tous égards, et de tous côtés. Car « tout est de lui, par lui, et pour lui ». Tout ! Absolument tout ! Que veut dire « se limiter » ? Cela peut sembler une idée claire, mais elle ne l'est que parce que l'on a oublié ce que veut dire Dieu ! Cette idée a du sens lorsque l'on pense aux puissances créées, en jeu les unes par rapport aux autres. On peut parler d'auto-limitation pour une créature ayant une autorité finie. Mais ce n'est pas l'Absolu ! Comment limiter l'Absolu ? L'Absolu est absolu, ou il n'est pas l'Absolu. Cette pensée oublie ce que signifie faire intervenir Dieu dans une réflexion. On fait comme s'il s'agissait d'une puissance créée, en jeu avec d'autres puissances créées, lesquelles se limitent mutuellement, toujours ! Une puissance créée doit se retirer pour qu'un autre ait plus de place. Mais ce n'est pas le cas avec Dieu ! Car c'est de Dieu que toute créature tire tout ce qu'elle est. Et c'est par lui qu'elle subsiste, par tous les aspects de son être.

Si l'on admet que Dieu laisse indépendant de son autorité et de son gouvernement le choix que font les créatures libres, comment peut-on dire que Dieu gouverne encore l'histoire du monde en général ? Les évangéliques admettent toujours ce gouvernement du monde. Mais l'histoire est faite des décisions que nous prenons, les uns et les autres, nous créatures libres ! On connaît la fameuse parole de Pascal : « Si le nez de Cléopâtre eût été plus petit, la face du monde en eût été changée. » Si Antoine avait été moins amoureux de Cléopâtre, s'il avait décidé de rompre avec elle au lieu de tout faire pour satisfaire ses désirs, toute l'histoire de l'empire romain aurait été changée. L'histoire de l'humanité se joue par les décisions de ses acteurs. À certains points critiques, tout peut basculer dans un sens ou dans un autre. Si Dieu ne détermine plus ce qui se passe à ces moments-là, que lui reste-t-il pour gouverner l'histoire ?

La bonté de la création

Un autre grand point de critique analytique, avant d'en venir au témoignage biblique, est la manière dont cette explication par la liberté se rapporte à la doctrine de la création et de sa bonté. Tout porte sur la décision humaine, dans cette explication. Mais ne retrouve-t-on pas la même difficulté qu'avec la suggestion thomiste de l'ordre du monde ? On explique le mal comme déjà inscrit dans la liberté créée. La liberté, dit-on, en tant que créée, recèle la possibilité du « non » à Dieu, la possibilité du mal. C'est parce que la liberté, nécessairement, inclut cela, que le mal est entré dans le monde ensuite. On ne nous dit pas que c'était inévitable. Mais on nous présente l'origine du mal dans la création, dans la texture de la création. C'est un aspect de ce que Dieu a créé (la liberté) qui est finalement considéré comme la véritable origine du mal qui est dans le monde. Le pouvoir de dire « non » est là, dans la liberté créée, et c'est ce qui explique le mal. Comme dans la première théorie, on place dans la création un « germe » qui va permettre d'expliquer le mal. On trouve aussi l'idée que le mal est le revers du progrès, la rançon d'un « bien ». Car on nous dit que, sans cela, Dieu n'aurait pas eu ses créatures libres à aimer, il n'y aurait pas eu de relation d'amour. C'est un bien, cela, incontestablement ! Pour qu'il y ait de l'amour, continue-t-on, pour qu'il y ait une réponse telle que Dieu la souhaite, il fallait bien admettre cette possibilité de dire « non ». Le mal est la rançon d'un bien. On n'est pas loin de cette explication qui cherche à faire glisser la réalité du mal vers la création. On peut dire alors que, finalement, ce n'était pas si mal, puisque cela permet une libre réponse dans l'amour. Nous sommes déjà sur ce chemin où l'on essaie d'éliminer le mal du mal, où l'on atténue le scandale. On est sur le chemin de l'excuse du mal.

La critique par la Bible

Je prétends que l'on ne trouve rien de tout cela dans l'Écriture. Je défie qui que ce soit de montrer que, dans la notion de liberté comme telle, l'Écriture dise qu'elle inclut le pouvoir de dire non. Cette idée que la liberté comme créée, recèle le pouvoir de dire non à Dieu ne se trouve pas dans le texte. Si l'on affirme cela, c'est à partir du résultat : on constate que la liberté a dit « non ». Mais est-ce que cela donne le droit de dire que le « non » était là, caché, à titre de possible ? Cette logique n'est pas légitime. Elle n'est pas expresse, dans la Bible. On ne l'y trouve pas. Et c'est très significatif. Car dire cela, c'est déjà commencer à excuser le mal, à le faire entrer dans la création.

Le modèle de la liberté, c'est notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. C'est le Fils dans son rapport au Père. La liberté du Fils par rapport au Père exclut la possibilité de dire non. Il est impie d'imaginer le Fils réellement dire « non » au Père. Il ne peut que lui dire « oui ». Et c'est là sa liberté. Il nous faut donc dénoncer une fausse idée de la liberté qui commence déjà à altérer la perfection dans la bonté dans la création de Dieu.

Il faut, enfin, intégrer l'énorme somme de passages qui nous présente le Seigneur comme le Tout-Puissant, le Maître absolu, le Souverain. Il opère « toute chose selon les décisions de sa volonté » (Ep 1 :10). Et il ne s'agit pas simplement des grandes lignes. Le détail des événements est aussi inclus dans sa souveraineté. Un accident « fortuit », à nos yeux, comme le fer d'une hache qui se détache et blesse quelqu'un, est présenté comme sous la responsabilité de Dieu, dans sa souveraineté (Ex 21 :13). Jésus le dit à propos de la chute de n'importe quel moineau. La souveraineté de Dieu n'est pas considérée seulement « en gros », pour le cours général des choses : le détail y est inclus. Jésus lui-même a insisté sur ce point.

Les décisions des êtres humains ne sont pas mises hors-jeu, dans un espace particulier dont Dieu se serait retiré par auto-limitation. Au contraire, il nous est dit de manière répétée, à propos des décisions des hommes, que c'est Dieu qui, mystérieusement, les détermine. « Le cœur du roi est comme un ruisseau dans la main de Dieu. Il l'incline comme il veut. » (Prov 21 :1) Dieu agit ainsi à l'égard du roi, l'homme le plus libre parmi les hommes ! Cela vaut-il aussi pour les décisions mauvaises des hommes ? L'Écriture nous l'affirme aussi, bien souvent, et suprêmement à propos des décisions de Judas, Pilate et Hérode qui ont conduit à la mort de Jésus. Actes 4 nous dit qu'ils n'ont fait que ce que Dieu avait « décidé d'avance ». C'est un témoignage très marqué. Dans les deux passages que nous avons lus en Ezéchiel, nous trouvons les deux composantes de l'enseignement biblique. Le mal vient de l'usage que l'homme fait de sa volonté, et cela n'est nullement ignoré : l'homme n'est pas un robot, c'est sûr ! « L'âme qui pèche, c'est celle qui mourra », et dans un sens, Dieu ne « veut pas la mort du pécheur ». Mais cela ne veut pas dire pour autant que Dieu se retire et qu'il laisse l'homme décider tout seul : « si un prophète parle le mensonge, il en porte la responsabilité... et pourtant, Dieu dit : « C'est moi qui l'aurai séduit » (Ez 14). C'est dit dans le texte ! La souveraineté de Dieu s'exerce jusque dans les choix mauvais que font les créatures libres. Que cette souveraineté s'exerce de cette façon n'enlève pas sa responsabilité à l'homme, ne l'excuse pas. Tout cela montre que la solution par l'auto-limitation de Dieu n'a pas de fondement biblique. Jamais une telle limitation n'est présentée dans la Bible ! Il n'y a là qu'une pseudo solution. Le mystère du mal demeure entier. Je ne résouds pas ce mystère, vous le remarquerez. Mais je refuse qu'on en fasse bon marché, en disant que l'homme est indépendant de Dieu pour cette décision, car Dieu s'est retiré, limité. Ce n'est pas un langage biblique.

Un dernier mot de commentaire nous permet d'ajouter que la tentation de solution de type thomiste au problème du mal est « la tentation du sage ». Car le sage est celui qui pense « ordre universel ». La tentation de solution par la liberté est celle du « prophète » : car le prophète est celui qui interpelle, « Tu es cet homme ! », c'est ta volonté qui est en cause. Il fait bien de dire cela. Mais la tentation est de croire qu'avec ce « Tu », il ait trouvé l'explication de l'origine du mal. Le mystère demeure, au-delà de cette accusation juste qui démontre la culpabilité de l'homme.

Henri Blocher